POUR UNE THÉORIE TRIADIQUE DE L'INSTABLE ET DU POSSIBLE

MICHEL BALLARD

Université d'Artois

J'ai proposé comme thème pour cette conférence de fournir un certain nombre d'éléments pour une théorie triadique de l'instable et du possible. Avant de m'expliquer sur le contenu de cette formule je voudrais exposer certaines des considérations qui m'ont amené à adopter ces vues. Donc, *dans un premier temps j'envisagerai les notions d'instabilité et de contradictions en liaison avec les pratiques et les théories.* Mes exemples seront bien entendu sélectifs mais significatifs, je l'espère, d'un état de fait assez général.

1. PRÉALABLES : EXAMEN D'UNE SITUATION : L'INSTABILITÉ ou même L'INSECURITÉ des PRATIQUES d'une part et les CONTRADICTIONS voire le CARACTERE POLÉMIQUE DES THÉORIES d'autre part

1.1. Instabilité des pratiques

En 1559, dix-sept ans après l'avoir commencée, Jacques Amyot publia sa traduction des *Vies des Hommes Illustres* de Plutarque. Celle-ci connut immédiatement un grand succès qui se trouva corroboré par le jugement de Montaigne dans les *Essais* :

> Je donne avec raison, ce me semble, la palme à Jacques Amyot sur tous nos écrivains français, non seulement pour la naïveté et pureté du langage, en quoi il surpasse tous autres, ni pour la constance d'un si long travail, ni pour la profondeur de son savoir, ayant pu développer si heureusement un auteur si épineux et ferré (car on m'en dira ce qu'on voudra : je n'entends rien au grec, mais je vois un sens si beau, si bien joint et entretenu partout en sa traduction, que, ou il a certainement entendu l'imagination vraie de l'auteur, ou, ayant par longue conversation planté vivement dans son âme une générale idée de celle de Plutarque, il ne lui a au moins rien prêté qui le démente ou qui le dédie).[1]

Le texte de Montaigne date de 1580, il présente Jacques Amyot comme un traducteur accompli, ayant admirablement perçu le sens de son auteur, et possédant un style qui fait de lui un grand écrivain français.

Près de cinquante ans plus tard, en 1635, l'un des premiers académiciens, Gaspar Bachet de Méziriac prononce à l'Académie française un discours (l'un des premiers du genre) où il prend totalement le contre-pied du jugement de Montaigne.

[1] Michel Eyquem de Montaigne: *Essais* [1580], édition présentée, établie et annotée par Pierre Michel, t. I, Paris, Le Livre de poche, 1972, p. 517.

Lengua y Cultura. BALLARD, Michel. Pour une théorie triadique de l'instable et d...
Centro Virtual Cervantes

Là où Montaigne voyait un style remarquable, de Méziriac voit un style qui est loin d'avoir atteint la perfection :

> [...] j'estime que nul ne révoque en doute qu'il n'y ait beaucoup à redire au style d'Amyot, et qu'il ne soit encore bien éloigné de la pureté du langage, qui se voit aux ouvrages de ceux qui ont la réputation de bien écrire aujourd'hui.[2]

Par ailleurs, là où Montaigne voyait une juste pénétration du sens et de l'esprit d'Amyot, de Méziriac dénonce les errements de ses interprétations et l'insuffisance de ses connaissances :

> [...] j'ai remarqué plus de deux mille passages dans le Plutarque François, ou non seulement le sens de l'Auteur n'est pas fidèlement exprimé, mais il est entièrement perverti [...].[3]

On pourrait multiplier les exemples de ce type à l'envi : l'histoire de la traduction est parcourue par *le besoin de retraduire*, parce que les langues et le goût évoluent, parce que la connaissance des langues devient plus fine et parce que les interprétations des uns et des autres sont loin de toujours coïncider. Qui oserait aujourd'hui écrire comme Victor Hugo à la suite de la traduction des oeuvres de Shakespeare réalisée par son fils François-Victor :

> Le traducteur actuel sera, nous le croyons et toute la haute critique de France, d'Angleterre et d'Allemagne l'a proclamé déjà, *le traducteur définitif*.[4]

Disons qu'aujourd'hui si celui qui entreprend de retraduire un texte peut justifier son entreprise par une critique de son ou ses prédécesseur(s), il a ou devrait avoir conscience que son propre travail sera un jour remis en question parce que la traduction, à l'inverse de l'oeuvre originale, est vouée à être sans cesse relativisée sur des axes qui ont au moins pour support *la triade de l'énonciation : l'individu, l'espace, et le temps.*

1.2. Caractère polémique des théories

Si l'on considère les écrits théoriques, on constate qu'ils sont souvent animés par le même esprit de polémique que les critiques que se font les traducteurs (surtout les traducteurs littéraires bien entendu) entre eux et offrent à l'observateur extérieur un spectacle de *conflits* voire de *contradictions* qui peuvent le laisser sceptique quant à la possibilité de créer une "science de la traduction". J'évoquerai quelques unes de ces contradictions.

Celui qui, dans les années cinquante ou même aujourd'hui, consulte le premier ouvrage de Georges Mounin sur la traduction, *Les belles infidèles*, peut y lire ceci :

> Tout le monde est d'accord en paroles aujourd'hui pour condamner la traduction mot à mot ; le mot à mot souvent incorrect et presque toujours plat : le mot à mot qui trahit aussi sûrement le texte que les infidélités les plus désinvoltes [...].

---

[2] Claude-Gaspar Bachet de Méziriac: *De la traduction* [1635], introduction et bibliographie de Michel Ballard, Arras, Artois Presses Université, 1998, p. 4.

[3] Ib., p. 6.

[4] Victor Hugo: "Préface" à la traduction des *Oeuvres complètes* de William Shakespeare par François-Victor Hugo (1864), t. I, Paris, Librairie Pagnerre, 1873[3], p. 31. C'est nous qui soulignons.

Lengua y Cultura. BALLARD, Michel. Pour une théorie triadique de l'instable et d...
Centro Virtual Cervantes

.....

> Actuellement [toutefois], — hors de l'Université qui par le mot à mot stérilise encore une bonne partie des classiques étrangers dont elle dégoûte ainsi le public —, le mot à mot semble bien mort, au point qu'on finit par constater l'excès opposé : la terreur du mot à mot, *l'hypertraduction* : quand l'expression française calque exactement le tour étranger, le traducteur insatisfait, recourt entre plusieurs expressions françaises, à celle dont la forme française est la plus éloignée du tour à traduire.[5]

En 1974, dans un article intitulé " André Gide traducteur de Conrad ", Jean Maillot, ancien Président de la Société Française des Traducteurs examine sans complaisance la traduction que l'auteur des *Nourritures terrestres* a fait de *Typhoon*. Son jugement est sans appel : " cette version française de *Typhoon* est d'une insurpassable médiocrité sous tous ses aspects ".[6] En particulier, il note : " alors que, d'une façon générale, cette traduction est très libre, ce sont précisément les idiotismes qui sont traduits mot-à-mot "[7] et il en donne les exemples suivants :

> — *He didn't care* a tinker's curse.
> Il s'en fichait comme du juron d'un *étameur*.
>
> — *Damme, if this ship isn't worse than* Bedlam.
> Que le diable m'emporte si l'on ne se croirait pas à *Bedlam*.[8]

Bien entendu, il condamne ce type de traduction en faisant remarquer qu'en français on peut dire :

Il s'en fichait	" comme d'une guigne "
	" comme de l'an quarante ".
	" comme de sa première culotte "
On se croirait	" dans une maison de fous "
	" à Charenton "

Et Jean Maillot donne le principe suivant pour la traduction des idiotismes :

> [...] ou bien un idiotisme de la langue de départ appelle un idiotisme de la langue d'arrivée, ou bien cette dernière ne dispose pas de locution équivalente et alors la solution consiste à le rendre dans les termes les plus simples [...].[9]

En 1980, dans un article intitulé " Traduction française : problèmes de fidélité et de qualité ", notre collègue Jean-Marie Van der Meerschen (Professeur à l'ISTI de Bruxelles) reprend les fautes relevées par Jean Maillot pour les condamner également, la seule excuse qu'il accorde à Gide étant la précipitation avec laquelle il a dû travailler pour cette traduction.

Cinq ans plus tard, en 1985, dans son étude " La traduction et la lettre ou l'auberge du lointain ", Antoine Berman, dont on sait l'influence qu'il a eue et qu'il a encore

---

[5] Georges Mounin: *Les Belles Infidèles* [1955], Lille, PUL, 1994, pp. 55-59.
[6] Jean Maillot: " André Gide traducteur de Conrad ", *Babel* (1974), vol. XX, 2, p. 63.
[7] Id.
[8] Ib., p. 65.
[9] Id.

Lengua y Cultura. BALLARD, Michel. Pour une théorie triadique de l'instable et d...
Centro Virtual Cervantes

dans les milieux de la traduction littéraire, consacre une section à " l'analytique de la traduction et la systématique de la déformation ".[10] Il la présente en ces termes : " Je proposerai ici d'examiner brièvement le système de déformation des textes — de la lettre — opérant dans toute traduction, et l'empêchant d'atteindre sa vraie visée ".[11] Et parmi les rubriques de ce système on trouve : " La destruction des locutions ". Il y reprend les deux idiotismes de Conrad relevés par Jean Maillot et cités par Jean-Marie Van der Meerschen, qui d'ailleurs n'est pas désigné par son nom dans le texte mais par " le comparatiste " — appellation, dont on notera au passage qu'elle n'est pas innocente. Le comparatiste donc, dit Berman, s'étonne que Gide ait traduit ces expressions de façon presque littérale alors qu'il existe en français des expressions équivalentes ; et voici en quels termes il condamne la position de Van der Meerschen (et par là-même de Jean Maillot) :

> [...] même si le sens est identique, remplacer un idiotisme par son équivalent, est un ethnocentrisme qui, répété à grande échelle, aboutirait à cette absurdité que dans *Typhoon*, les personnages s'exprimeraient avec des images françaises ! Jouer de l'équivalence est attenter à la parlance de l'oeuvre. Les equivalents d'une locution ou d'un proverbe ne les *remplacent* pas. **Traduire n'est pas chercher des équivalences**.[12]

Je citerai, en contrepoint, Marianne Lederer qui, dans son dernier ouvrage, *La traduction aujourd'hui*, déclare : " La traduction interprétative est une traduction par équivalence, la traduction linguistique est une traduction par correspondance ".[13] Elle donne ensuite un exemple de traduction illustrant ce qu'est une équivalence et commente en ces termes " on remarquera que les mots anglais et français ne se correspondent que rarement. [...] *Le sens a été exprimé, en fonction des contraintes du français et des préférences stylistiques du traducteur* ".[14] Marianne Lederer est même peut-être encore plus explicite dans un des chapitres de l'ouvrage qu'elle a co-édité avec Danica Seleskovitch, *Interpreter pour traduire* :

> [...] pour qu'une expression soit intelligible, il faut que la langue que l'on traduit se fasse sens et que celui-ci à son tour s'exprime en dehors de toute référence formelle à la langue originelle. Il ne suffit pas de comprendre pour se faire comprendre, *il faut délibérément s'exprimer en dehors de toute ressemblance de forme*.[15]

Pour résumer les constatations faites dans cette première partie, je dirai que l'observation du monde de la traduction littéraire et même de la traduction en général nous fait percevoir à quel point le constat que faisait Tytler au début de son traité est toujours valable :

> *If it were possible accurately to define, or, perhaps more properly to describe what is meant by a "good Translation", it is evident that a considerable progress would be made towards establishing the Rules of the "Art"; for these rules would flow naturally from that defi-*

[10] Antoine Berman: " La Traduction et la lettre " en A. Berman et al.: *Les Tours de Babel, essais sur la traduction, Mauvezin*, Trans-Europ-Repress, 1985, pp. 65-91.
[11] Ib., p. 65.
[12] Ib., p. 80. Les italiques sont de Berman, le gras de nous.
[13] Marianne Lederer: *La traduction aujourd'hui. Le modèle interprétatif*, Paris, Hachette, 1994, p. 50.
[14] Ib., p. 51.
[15] Lederer en D. Seleskovitch et M. Lederer: *Interpréter pour traduire*, Paris, Didier, 1984, p. 33.

Lengua y Cultura. BALLARD, Michel. Pour une théorie triadique de l'instable et d...
Centro Virtual Cervantes

nition or description. But there is no subject of criticism where there has been so much difference of opinion.[16]

Or cette divergence d'opinion concernant ce qui fait la qualité d'une traduction se retrouve, nous l'avons vu, au niveau des théories et des *théoriciens*, qui d'eux-mêmes, parce qu'ils sont convaincus, du bien-fondé de leur point de vue, ou parce qu'ils sont sollicités, *deviennent des donneurs d'ordre*. La théorie doit-elle être (ou comporter) une injonction à traduire de telle ou telle manière ? Et ceci pose bien entendu le problème du rapport de la théorie à la pratique et du rapport du théoricien à ces deux domaines.

2. LE RAPPORT DE LA THEORIE À LA PRATIQUE ET DU THEORICIEN À CES DEUX DOMAINES

Nous voici donc confrontés à une autre triade (théorie, pratique, théoriciens) dont nous allons examiner les rapports des termes entre eux. Je propose de le faire selon deux axes que je qualifierai :

— l'un de relation étroite

— l'autre de relation distanciée

2.1. La relation étroite

Il existe une relation étroite entre la pratique et la théorie de la traduction dans la mesure ou celle-ci est dérivée de celle-là. La traduction provoque la réflexion par l'inquiétude et la relation de la théorie à la pratique dans les premiers temps de l'histoire de la traduction est une relation fébrile qui se cache derrière les traits d'une doxa dont on voit se perpétuer les effets aujourd'hui.

La fébrilité de la théorisation non-distanciée est perceptible dans ce que j'appellerai le renoncement de Cicéron et les justifications de saint Jérôme.

Cicéron que l'on a pris comme repère de justification d'une manière de traduire, renonce en fait au titre de traducteur : " je les ai mis en latin non pas en traducteur, mais en orateur ",[17] parce qu'il se sent coupable ou sait qu'il va être attaqué pour crime de non-identité. Jérôme se défend et est amené à exposer le problème de la lisibilité du texte d'arrivée pour les mêmes raisons.

Progressivement les traducteurs théorisent pour justifier leur manière de faire avec de plus en plus d'arguments et de finesse. Je pense que l'une des expressions les plus caractéristiques de ce comportement est le cours d'Edmond Cary, professé en 1958 et qui s'intitule *Comment faut-il traduire ?* qui par sa formulation même apporte les orientations rassurantes d'une manière de traduire professée par un professionnel.

Je pense que la relation étroite de la théorie avec la pratique a encore été accentuée dans la période de l'après-guerre où une grande partie de la recherche s'est développée

[16] Alexander Fraser Tytler (Lord Woodhouselee): *Essay on the Principles of Translation*, réimpression [1e éd. 1791], Londres, Dent, 1907, p. 7. C'est nous qui soulignons.

[17] Ciceron: *Du meilleur genre d'orateur* [46 avant J.-C.], texte établi et traduit par Henri Bornecque, Paris, Les Belles Lettres, 1921, p. 111.

Lengua y Cultura. BALLARD, Michel. Pour une théorie triadique de l'instable et d...
Centro Virtual Cervantes

à partir des écoles de traducteur et donc avec le souci d'enseigner un savoir-faire. Le didacticien qui dans le cadre universitaire s'intéresse aux problèmes de l'enseignement de traduction se trouve pris dans la même spirale de production et de consultation de la part des étudiants ou des collègues. On demande, parfois non sans ironie, des conseils au traductologue, et s'il ne donne pas des conseils clairs on l'admoneste. On lui demande des comptes : qu'est-ce qu'une science qui manque de précision. C'est là où intervient ce que j'appellerai la relation distanciée à la pratique.

2.2. La relation distanciée

Le terme " théorie " par ses connotations scientifiques génère l'idée d'un ensemble objectif. Il s'agit sans doute davantage d'un idéal que d'un a priori réel. La théorie existe par le théoricien, or le théoricien est un être humain et il a forcément des options, des préférences, des convictions. Le problème est de savoir si la théorie va être le lieu où laisser ces convictions s'exprimer ou bien le lieu où elles s'exprimeront en relation avec leurs contraires (ou leurs compléments) dans un effort, parfois pénible peut-être, de vision synthétique ou relativisante.

Je rappellerai la définition qu'a donné Brian Harris de la traductologie. Il en a d'ailleurs donné plusieurs, et je préfère de loin la dernière. Je rappelle la définition donnée en 1972, publiée en 1973 :

> [...] la traductologie [...] constitue l'analyse de la traduction, de l'opération traduisante — analyse linguistique et, éventuellement, psycholinguistique.[18]

Harris à l'époque était encore fortement sous l'influence de la linguistique et en particulier de de Ljudskanov. Il le reconnaissait dès son premier article et dans celui de 1988, il prend plus de distance par rapport à la linguistique tout en donnant plus d'ampleur à sa définition :

> *The objectively recorded observation and scientific analysis of what translators do, how they do it, what they produce, and how other people perceive what they do and produce ; with the aim of investigating translators' mental processes from the most elementary to the most sophisticated levels as their bilingual skills develop under social conditioning.*[19]

On ne peut théoriser la traduction sans faire intervenir l'observation de la pratique. Le théoricien ne doit pas forcément être un praticien, il risque d'établir entre sa pratique et sa théorie une relation exclusive et normatrice. Le théoricien doit se placer hors de la pratique pour l'observer, le théoricien doit avoir un regard d'observateur sur le monde réel. La théorie doit être en prise avec le monde de la traduction dans sa diversité et cette diversité, à mon sens, est encore une fois triple :

1. Elle est faite d'une diversité de genres.
2. Elle est également faite d'une diversité de manières d'appréhender ces genres.
3. La diversité des publics et des fonctions des traductions.

---

[18] Brian Harris: " La traductologie, la traduction naturelle, la traduction automatique et la sémantique ", *Cahiers de linguistique* [1973], 2, Montréal, Presses de l'Univ. du Québec, p. 135.

[19] Brian Harris: " What I really meant by 'Translatology' ", *TTR* (1988), vol. I, 2, pp. 91-96.

Lengua y Cultura. BALLARD, Michel. Pour une théorie triadique de l'instable et d...
Centro Virtual Cervantes

2.2.1. La diversité des genres

La conscience que le type de texte traduit génère ou exige une manière de traduire n'a été clairement exprimée qu'à la fin de l'antiquité, avec saint Jérôme qui estime que l'on doit traduire les textes religieux littéralement et les autres de manière, que l'on appellerait aujourd'hui communicative.

A l'époque moderne, l'un des premiers à avoir relancé l'idée qu'il était nécessaire de prendre en compte la diversité des genres est sans doute Edmond Cary, qui dans son cours de 1958 rappelle que : " L'étude scientifique [de la traduction] est [...] possible [...] dans la mesure où reste sincèrement reconnue l'originalité de chaque genre ".[20] A l'époque en France, on peut dire que Cary était le seul à faire intervenir cette prise en compte de la diversité de la réalité: un théoricien comme Mounin, que ce soit dans *Les belles infidèles* ou *Les Problèmes théoriques*, théorisait dans les domaines linguistiques et ethnolinguistiques mais sans faire intervenir *cette* variable *qu'est la nature du texte.*

Aujourd'hui cette prise en compte de la diversité des types de textes se retrouve entre autres chez Katharina Reiß qui, envisageant la traduction comme acte de langage, insiste sur la fonction du langage spécifique à chaque type de texte : fonctions informative, expressive, opérative, et qu'il convient de respecter. Cela signifie que l'on ne va pas pouvoir appliquer les mêmes critères d'un genre à l'autre. Cela signifie également *qu'observant un type de texte, on ne peut pas construire une théorie générale de la traduction* : on ne peut pas extrapoler et imposer à la traduction en général, ce que l'on a observé dans un domaine. Même si l'on peut établir des passerelles d'un genre à l'autre (par exemple, un genre écrit comme le roman comporte des passages de dialogue qui peuvent le rapprocher d'un genre oral comme le théâtre), il convient de bien marquer ce qui est spécifique de chaque genre. On ne peut pas dire : j'ai observé que l'on traduisait de telle manière dans tel genre, donc toute la traduction est construite sur ce modèle.

De plus, il faut tenir compte du fait que les différents genres sont appréhendés de manière différentes par les praticiens et les théoriciens.

2.2.2. Diversité de l'appréhension des genres

Prenons la traduction des textes sacrés. On sait la manière dont en France un Henri Meschonnic a attaqué les travaux de Nida et des sociétés bibliques. Mais les positions de l'un sont-elles supérieures à celles de l'autre ? Faut-il incriminer un théoricien-praticien de la traduction parce qu'il estime qu'en principe Dieu s'adresse à tous dans un langage direct, tandis que l'autre estime que l'on n'accède au message divin (et encore ?) que par des voies difficiles dont il convient de préserver les configurations à travers les langues ?

Cette opposition entre littéralisme et traduction orientée vers le public existe aussi dans le domaine pragmatique. J'évoquerai à ce propos une remarque de Jean Maillot, parlant de la traduction des textes spécialisés :

[20] Edmond Cary: *Comment faut-il traduire ?* [1e diffusion 1958], introduction et bibliographie de M. Ballard, Lille, PUL, 1985, p. 87.

Lengua y Cultura. BALLARD, Michel. Pour une théorie triadique de l'instable et d...
Centro Virtual Cervantes

> Le fait est patent, il existe même des donneurs d'ouvrage qui sont prêts à taxer d'infidélité le traducteur qui leur fournit un texte rédigé dans un français correct et idiomatique.[21]

Cette opposition entre traduction axée sur la préservation des formes de départ et traduction axée sur la construction d'un texte communicatif interpelle le théoricien à deux niveaux :

— D'une part il est amené à l'intégrer dans sa théorisation comme donné objectif de la réalité : il y a des gens qui traduisent de telle ou telle manière selon leur conception même du genre : pour certains le texte biblique est difficile et obscur, pour d'autres il est simple et facile d'accès.

— D'autre part, il est amené quand même à s'interroger sur le bien fondé de certaines pratiques du point de vue de la vérité de la traduction — en d'autres termes, faut-il que le texte traduit sente " l'étranger " ? Je proposerai pour ma part une réponse mitigée. Oui pour ce qui est spécifique de la civilisation et pour ce qui dans le linguistique ne trouve pas de contrepartie. Non, à mon sens, pour ce qui est faussement interprété comme du spécifique. Prenons par exemple les expressions idiomatiques que j'ai évoquées au début avec Berman : celui qui parle anglais ou espagnol n'a pas le sentiment de parler une langue étrangère, bizarre, lorsqu'il utilise une expression idiomatique, alors pourquoi vouloir créer (et non pas préserver) cet effet ? Certains répondront : " pour faire accéder le public à une autre culture " ; soit, mais n'érigez pas ce désir en principe absolu.

Il convient enfin d'intégrer la diversité des publics et des fonctions des traductions.

2.2.3. Diversité des publics et des fonctions de la traduction

On ne peut poser une manière de traduire pour un type de texte sans tenir compte du public et de ce qu'il désire.

Si j'assiste à un colloque où certaines conférences sont prononcées dans une langue que je ne connais pas, je serai très heureux d'avoir recours ne serait-ce qu'à une interprétation chuchotée où l'on me rend compte de l'essentiel du message. Mais si je veux débattre de points précis, il va me falloir une traduction beaucoup plus précise qui prenne en compte le détail du texte de départ. Certains pays aiment le sous-titrage de films, d'autres préfèrent le doublage. On ne va pas donner une version intégrale des voyages de Gulliver pour un public d'enfants.

Il est évident que la théorisation sur la traduction se doit d'intégrer la diversité des paramètres et des pratiques si elle veut être réaliste et être capable de fournir des réponses modulées à ceux qui la consultent, c'est-à-dire *non pas il faut faire ceci ou cela* mais : *si vous voulez obtenir tel ou tel effet, agissez de telle ou telle manière.*

Quelle démarche adopter pour théoriser et intégrer tous ces éléments ?

3. UNE DÉMARCHE ET UN OUTIL D'OBSERVATION

La théorisation doit d'abord être une démarche d'observation. Ceci suppose la définition d'un objet et d'un outil d'analyse et de démarches d'observation.

Je pense qu'il y a plusieurs manières de pratiquer l'observation de la traduction :

[21] Maillot, o. cit., p. 99.

Lengua y Cultura. BALLARD, Michel. Pour une théorie triadique de l'instable et d...
Centro Virtual Cervantes

— on peut pratiquer l'observation directe c'est-à-dire observer la manière dont travaille un traducteur et lui demander d'objectiver ce qu'il fait ou pense, ce sont les " *think aloud protocols* " (protocoles de réflexions à voix haute) exposés entre autres par Paul Kussmaul et Candace Séguinot;[22]

— on peut utiliser les notes ou remarques des traducteurs concernant leurs problèmes, il faut dire qu'il y en a assez peu;

— on peut utiliser les erreurs pour déceler des opérations non accomplies et donc posant problème;

— on peut enfin utiliser le commentaire de traduction, c'est-à-dire que l'on observe le produit fini et on le compare à l'original pour s'interroger sur les opérations qui ont été effectuées.

De toute façon l'observation fait intervenir la production de texte, il est impossible de parler de traduction sans parler de *texte*, toute procédure qui élimine les textes, les formes, élimine la raison d'être de la traduction, qui est la différence linguistique.

Pour ma part, sans négliger l'utilisation des procédures d'évocation du processus réel, je pratique surtout la recherche dans les domaines de l'erreur et du commentaire de traduction qui permettent d'allier le positif et le négatif, l'accompli et l'inaccompli.

La base d'étude est un corpus ou des corpus de traduction, l'outil d'observation est l'unité de traduction dont je vais maintenant élaborer une définition car celle qui circule le plus souvent repose sur les conceptions de Vinay et Darbelnet que je considère comme discutables ou disons à aménager.

Je voudrais souligner le caractère aberrant de certains aspects de la théorisation de Vinay et Darbelnet en matière d'unité de traduction — aberration d'autant plus grave que leur schéma continue de servir de modèle à de nombreux ouvrages d'application et que, malgré les critiques, la traduction anglaise de cet ouvrage récemment parue chez Benjamins persiste dans cette conception.

Le premier axe critique que je développerai concerne *le sens* et le rapport qu'il entretient avec l'U.T.

Vinay et Darbelnet estiment que :

> Le traducteur [...] part du sens et effectue toutes ses opérations de transfert à l'intérieur du domaine sémantique.[23]

Cette prise de position a amené Vinay et Darbelnet à ne pas parler de *la lecture* en tant que telle comme phase de l'opération de traduction. Leur méthode est plutôt axée sur les problèmes de reformulation, elle néglige assez la phase herméneutique dont va dépendre tout le reste de la traduction. Ceci les amène à poser comme outil de travail une notion, " l'unité de traduction ", dont la définition escamote l'aspect herméneutique de la traduction :

L'unité de traduction est le plus petit segment de l'énoncé dont la cohésion des signes est telle qu'ils ne doivent pas être traduits séparément.

Mais avant de pouvoir dire cela il faut s'être interrogé sur le sens de ce que l'on traduit, or contrairement à ce que disent Vinay et Darbelnet, le traducteur ne part pas

---

[22] Paul Kussmaul: *Training the Translator*, Amsterdam-Philadelphie, John Benjamins, 1995, pp. 4-37; Candace Seguinot: "Some Thoughts About Think - Aloud Protocols ", *Target* (1996), 8 : 1, pp. 75-95.

[23] Jean-Paul Vinay et Jean Darbelnet: *Stylistique comparée du français et de l'anglais* [1958], Paris, Didier, 1966, p. 37.

Lengua y Cultura. BALLARD, Michel. Pour une théorie triadique de l'instable et d...
Centro Virtual Cervantes

du sens car s'il partait du sens, il n'y aurait pas de faux sens, ni de divergences d'interprétation. Dans une description du phénomène de traduction et de l'outil d'observation que l'on veut élaborer il est nécessaire de faire intervenir *la lecture des signes dans leur matérialité et dans leur sémantisme.* L'opération traduisante est d'abord une lecture. Or cette lecture n'est pas assurée et dans le domaine littéraire elle est loin d'être un absolu.

J'illustrerai mon propos avec deux exemples.

1e Exemple

Le roman de Thomas Hardy, *Tess of the d'Urbervilles*, commence par une scène sur la lande où le père de Tess croise un cavalier, celui-ci salue le père de Tess en l'appelant "Sir John", or ce n'est pas la première fois que ça se produit. Intrigué, il demande au cavalier pour quelle raison il l'appelle ainsi. Voici la réponse :

> *It was on account of a discovery I made some little time ago, whilst I was hunting up pedigrees for the new county history. I am Parson Tringham, the antiquary, of Stagfoot Lane.*[24]

Voici la traduction publiée chez Plon : .

> C'est une découverte que j'ai faite il y a peu de temps, en étudiant les généalogies pour la nouvelle histoire du Comté. Je suis le pasteur Tringham, l'antiquaire de Stagfoot-Lane.[25]

Si l'on compare l'original avec la traduction, on se rend compte que celle-ci révèle une *mauvaise lecture* qui s'établit au moins à trois niveaux :

— Tout d'abord celui de l'interférence, le terme "*antiquary*" a rarement le sens d'" antiquaire ", mais ici le traducteur a convoqué ce sens sous la pression de la lecture du terme anglais.

— Nous pouvons constater qu'il n'a pas établi un lien de contextualisation avec la phrase précédente : "*I was hunting up pedigrees for the new county history*".

Par cette information, il est clair que nous n'avons pas affaire à un " antiquaire " mais à un érudit.

— par ailleurs, cette lecture révèle également que outre la non-lecture du contexte avant, elle a été accompagnée d'une mauvaise lecture de la syntagmatique après le terme. Madeleine Rolland a lu : " *the antiquary, of Stagfoot Lane* ", comme si l'auteur avait écrit : * *the antiquary of Stagfoot Lane*

Elle a donc compris qu'il était " antiquaire dans la rue Stagfoot Lane " alors qu'il a dit qu'il était " érudit, et qu'il habitait Stagfoot Lane ".

On voit que dans ce cas, l'erreur d'interprétation repose en partie sur une mauvaise lecture de la virgule. Or cette erreur d'interprétation ne peut se déceler que par l'accès au texte de départ. *On ne peut juger de la qualité d'une traduction par la seule lecture du texte d'arrivée.*

A partir de ce cas, je commencerai d'exposer ma définition de l'unité de traduction :

---

[24] Thomas Hardy: *Tess of the D'Urbervilles* [1891], Londres, Mac Millan, 1965, p. 14.

[25] Thomas Hardy: *Tess d'Urberville*, traduit de l'anglais par Madeleine Rolland [1959], Paris, France Loisirs, 1980, p. 10.

Lengua y Cultura. BALLARD, Michel. Pour une théorie triadique de l'instable et d...
Centro Virtual Cervantes

Une unité de traduction n'est pas une unité du texte de départ ni une unité du texte d'arrivée mais un ensemble constitué autour d'une équivalence, en l'occurrence les deux passages que l'on compare. Leur comparaison fait apparaître une déviation du processus d'équivalence reposant sur une mauvaise lecture. Pour juger cette mauvaise lecture nous sommes amené à pratiquer une analyse qui fait intervenir des unités discursives plus petites mais reliées entre elles. On peut dire ici qu'elles rayonnent autour de la lecture du signe "*antiquary*" sous forme d'interférence avec le terme français "antiquaire", soulignée par la non-lecture d'informations contenues dans le contexte avant et la non perception de la virgule.

2e Exemple

Je prendrai maintenant un exemple qui me permettra d'illustrer un autre aspect majeur de la traduction à savoir *la divergence d'interprétation*. Il s'agit du début du chapitre 15 du roman de Charlotte Brontë, *Jane Eyre :*

> *Mr Rochester did, on a future occasion, explain it. It was one afternoon, when he chanced to meet me and Adèle* in the grounds*: and while she played with Pilott and her shuttlecock, he asked me to walk up and down a long beech avenue within sight of her.*[26]

> M. Rochester m'expliqua cela en effet quelques jours après.
> Un certain après-midi, il nous rencontra par hasard *dans la propriété*. Adèle et moi, et, tandis qu'elle jouait avec Pilote, et avec son volant, il me demanda de suivre avec lui l'avenue de hêtres, tout en surveillant l'enfant.[27]

> M. Rochester me l'expliqua en effet une autre fois. Ce fut un après-midi où il me rencontra par hasard en compagnie d'Adèle *dans le parc* ; tandis qu'elle jouait avec Pilote et avec un volant, il me demanda de faire les cent pas dans une longue avenue de hêtres sans perdre de vue la petite.[28]

> Ce fut un après-midi où le hasard voulut qu'il nous rencontra *dans le parc* d'où je ne perdrais pas Adèle de vue.[29]

> Un après-midi qu'il nous rencontra par hasard Adèle et moi *dans sa propriété*.[30]

> Je me promenais *dans les champs*.[31]

La comparaison de plusieurs traductions fait apparaître que les traducteurs ont interprété différemment le terme *grounds*. Certains utilisent le terme très général de "propriété", d'autres le parc", une autre "les champs". Or rien dans le contexte immédiat ne favorise plutôt telle interprétation qu'une autre, il faut donc intégrer dans la

[26] Charlotte Bronte: *Jane Eyre* [1847], Harmondsworth, Penguin, 1966.
[27] Charlotte Bronte: *Jane Eyre*, traduction de Marion Gilbert et Madeleine Duvivier, Paris, Flammarion, s.d. Edition non datée mais antérieure à 1950.
[28] Charlotte Bronte: *Jane Eyre*, traduction de Sylvère Monod, Paris, Garnier Frères, 1966.
[29] Charlotte Bronte: *Jane Eyre*, traduction de Charlotte Maurat, Paris, Livre de Poche, [1964], 1984.
[30] Charlotte Bronte: *Jane Eyre*, traduction de R. Redon et J. Dulong, Paris, Editions du Dauphin, 1946.
[31] Charlotte Bronte: *Jane Eyre*, traduction de Mme Le Bazeilles Souvestre, Paris, Hachette, 1947.

Lengua y Cultura. BALLARD, Michel. Pour une théorie triadique de l'instable et d...
Centro Virtual Cervantes

définition et l'observation de la traduction cette diversité *où intervient l'engagement herméneutique du traducteur.*

Ainsi donc pour revenir à ma définition de l'U.T., je dirai que son implantation double, c'est-à-dire dans le T.D. et le T.A. se manifeste ici par la diversité des interprétations et les représentations du sens.

Avant de quitter la face herméneutique de l'U.T., je voudrais revenir sur le seul moment ou Vinay et Darbelnet dans leur définition de la notion envisagent un rapport aux *formes*, ce qui d'ailleurs est en contradiction avec leur déclaration que " le traducteur part du sens ". Ils déclarent :

> Nous considérons comme équivalents les termes : unité de pensée, unité lexicologique et unité de traduction.[32]

Quelle vision restrictive du sens ! Le sens ne repose pas que sur le lexique c'est faire fi de tous les aspects grammaticaux, de l'importance des connecteurs, de la ponctuation, et même de signes typographiques tels que les majuscules ou l'italique.

Je voudrais souligner maintenant le fait que *le possible de la traduction ne trouve son accomplissement que dans l'écriture du texte d'arrivée et que celle-ci possède une dynamique imprévisible dès le texte de départ.* preuve que l'U.T. ne peut être perçue à la simple lecture du T.D., chose que Vinay et Darbelnet voudraient nous faire croire lorsque, à la page 37 de leur traité, ils découpent des unités prealables dans une phrase qu'ils ne traduisent même pas :

On peut distinguer plusieurs sortes d'unités de traduction selon le rôle particulier qu'elles jouent dans le message.

a) les *unités fonctionnelles* sont celles dont les éléments participent à la même fonction grammaticale :

> Il habite/Saint-Sauveur/à deux pas/en meublé/chez ses parents/ [33]

J'illustrerai ce point avec deux phénomènes : l'un lié à l'oralite de la traduction : l'euphonie ; l'autre à ses aspects stylistiques.

— *L'euphonie*. J'en rappellerai la définition : l'euphonie est constituée par l'harmonie des sons dans une séquence énoncée. J'en illustrerai l'incidence en traduction avec l'exemple suivant :

> *She awoke without aid of the alarm clock, and from her bed she saw the washed blue of the sky* [...] M. Mc Laverty.

La traduction risque de donner une formulation de ce genre :

> Elle s'éveilla sans avoir besoin du réveil et depuis son **lit vit* le bleu délavé du ciel. (Copie d'étudiant de 1e année)

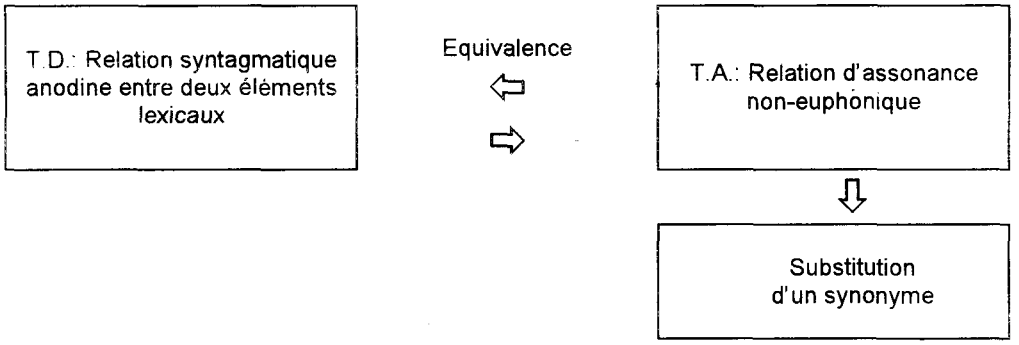
où l'utilisation de l'équivalent usuel de *saw* crée une assonance peu heureuse. Cette assonance oblige à choisir un synonyme pour remplacer " vit " : " aperçut ", et à insérer un sujet, qui aère le rythme : " depuis son lit elle aperçut ".

---

[32] Vinay et Darbelnet, o. cit., p. 37.
[33] Id.

Lengua y Cultura. BALLARD, Michel. Pour une théorie triadique de l'instable et d...
Centro Virtual Cervantes

Schéma de l'Unité de traduction dans ce cas :



On peut dire que ce phénomène est comme une réaction du discours d'arrivée face au potentiel représenté par le calque du T.D.

— *La composante stylistique.*

> *He moved over to the window : a smallish, frail figure, the meagreness of his body merely emphasized by the blue overalls* which were the uniform of the Party.[34]
>
> Winston se dirigea vers la fenêtre. Il était de stature frêle, plutôt petite, et sa maigreur était soulignée par la combinaison bleue, *uniforme du Parti*.[35]

Le phénomène auquel nous nous intéresserons est la traduction de la relative en gras par une simple apposition. Pourquoi cette transformation ?

La réécriture du texte en français à partir de l'apposition " *a smallish, frail figure* " génère une première prédication : " Il était de stature frêle, plutôt petite " qui fait intervenir le verbe " être " dont l'équivalent "*be*" est absent en anglais. Puis on constate un second rétablissement de " être " à partir de la proposition participe anglaise : " *emphasized by* ". Il y a donc maintenant dans le texte français deux verbes " être " qui n'étaient pas dans le texte anglais, cette saturation déclenche l'effacement de " qui était " (traduction potentielle de " *which were* "), transformant la relative en apposition. Or tout cela n'est pas prévisible à la simple lecture du texte anglais, ce sont des phénomènes propres au discours d'arrivée. Une partie de la traduction se joue dans l'écriture du discours d'arrivée, dans la constitution d'un texte qui a ses propres lois, tout autant que par rapport au principe de respect du texte de départ dans la reformulation. L'évolution de la théorisation en traductologie ces derniers temps a mis, à juste titre, l'accent sur l'influence de la culture d'accueil ; de la même manière *il faut intégrer la langue d'accueil ou plutôt le discours et la textualité — ou la texture — d'accueil.* C'est là qu'en partie apparaît la créativité, en un lieu qui déclenche la transformation du discours de départ.

[34] Orwell 1949/1961, p. 5.
[35] Audiberti 1950/1972, p. 12.

Lengua y Cultura. BALLARD, Michel. Pour une théorie triadique de l'instable et d...
Centro Virtual Cervantes

Les derniers point que j'illustrerai sont ceux de la variabilité des représentations du sens, la subjectivité du traducteur et leurs rapports aux tendances des discours.

Toute variation dans la representation du sens pose d'ailleurs le problème de sa préservation. Disons qu'il y a une frontière en deçà de laquelle on peut estimer que l'on préserve une certaine identité, les variations étant attribuables à *la subjectivité du traducteur*.

Nous illustrerons cette variabilité " de l'aboutissement à l'aide de quatre traductions de la première phrase de *Jane Eyre* :

There was no possibility of taking a walk that day.[36]

La base de l'U.T. est une phrase existentielle qui présente l'impossibilité de " faire une promenade " (représentée sous forme de gérondif) par rapport à un repère temporel : "*that day*'. La base est décomposable en 5 sous-unités :

1. Le présentatif, marqueur de type de phrase : *"There was"*.
2. La négation "*no*" portant sur
3. La modalité : "*possibility*".
4. Le groupe verbal au gérondif : *"taking a walk"*.
5. Le repère temporel : *"that day"*.

Dans les quatre traductions que nous avons consultées, l'élément stable est le repère temporel, toujours traduit par " ce jour-là " et occupant régulièrement la dernière place dans la séquence. C'est la représentation des autres éléments qui varie :

C'est Charlotte Maurat qui approche le plus de ce que l'on appelle une traduction littérale :

Il n'était pas possible de faire une promenade ce jour-là.

La phrase existentielle est rendue par une phrase à construction impersonnelle avec un sujet apparent " il " et un sujet réel, le groupe infinitif : " faire une promenade ". On observe des variations au niveau d'autres éléments : la modalite passe d'une représentation nominale "*possibility*" à une représentation adjectivale " possible ", prédicat d'un verbe "être" sur lequel porte la négation " ne...pas ", adverbe correspondant au déterminant négatif "*no*".

Marion Gilbert et Madeleine Duvivier utilisent également la construction impersonnelle :

Il ne fallait pas songer à sortir ce jour-là.

Mais hyponymisent le verbe *"be"* en privilégiant le point de vue de l'anime humain : " songer à ", ce qui entraîne une variation au niveau du modal : " fallait ". Le verbe de procès par contre est hyperonymisé et devient une indication plus large d'un rapport avec le monde extérieur : " sortir ".

Henriette Guex-Rolle conserve le point de vue de l'animé humain.

On ne pouvait songer à se promener ce jour-là.[37]

---

[36] Charlotte Brönte, o. cit.

[37] Charlotte Bronte: *Jane Eyre*, traduction de Henriette Guex-Rolle, Lausanne, Guilde du livre, 1960.

Lengua y Cultura. BALLARD, Michel. Pour une théorie triadique de l'instable et d...
Centro Virtual Cervantes

elle en accentue même la forme en utilisant le sujet indéfini " on ", qui peut être interprété comme un " nous " de langage parlé. La modalité est atténuée avec l'utilisation de " pouvoir " au lieu de " falloir ". On se rapproche de l'original en utilisant " se promener " au lieu de " sortir "

Sylvère Monod accentue le caractère " parlé " de ce début (le ton de la confidence) en utilisant un tour à la fois plus moderne et se rapprochant de la langue orale :

> Impossible de nous promener ce jour-là.

La thématisation de l'adjectif où se trouvent réunies négation et modalité crée un effet de style où se cumulent une impression de contact direct, d'emphase et de vivacité, auquel sans doute contribue l'utilisation de la forme courte : " promener " au lieu de " faire une promenade ". La subjectification est accentuée avec l'utilisation de " nous ".

Ces quatre traductions ne sont point données dans un ordre de composition ou de classement mais selon un ordre qui va du littéralisme à une traduction aménagée... Elles constituent ce que nous appelons un paradigme de reformulation, c'est-à-dire un ensemble de possibles, parfois exploré de façon inconsciente, et où s'effectue *le choix* du traducteur. Les adversaires de la théorisation se plaisent à souligner la variété des solutions proposées par les traducteurs : cette diversité existe, on ne saurait le nier, mais l'observation révèle qu'elle s'inscrit dans des schémas généraux de paraphrase qui relativisent les solutions adoptées et permettent d'en mesurer à la fois la déductibilité et les écarts.

L'idée que *la spécificité des langues oblige à des formulations différentes* n'est pas neuve, elle est présente dans la déclaration de Cicéron : " Les mots sont conformes à l'usage de notre langue. Je n'ai pas cru nécessaire de rendre mot pour mot ".[38] Au cours des siècles cette perception s'affine et reçoit des formulations plus précises comme par exemple chez Tytler :

> *The Latin and Greek languages admit of inversions which are inconsistent with the genius of the English.*
>
> .....
>
> *The English language is not incapable of an elliptical mode of expression ; but it does not admit of it to the same degree as the Latin.*[39]

Plus près de nous des traductologues comme Vinay et Darbelnet ont largement fait intervenir les tendances des discours dans la méthode comparative ou contrastive. Je pense cependant qu'il y a intérêt à nuancer les assertions que l'on peut faire dans ce domaine en tenant compte des paramètres humains de la traduction. J'en donnerai un exemple à partir de la *traduction des conjonctions de coordination*.

Jean Delisle, dans son premier ouvrage, *L'analyse du discours comme méthode de traduction*, déclare :

> Il est admis que l'anglais manifeste une certaine prédilection pour la juxtaposition et la coordination alors que le français préfère l'articulation et la subordination.[40]

---

[38] Cicéron, o. cit., p. 111.
[39] Tytler, o. cit., pp. 104-105.

Lengua y Cultura. BALLARD, Michel. Pour une théorie triadique de l'instable et d...
Centro Virtual Cervantes

il cite à l'appui de cette thèse les témoignages de deux linguistes, Duron et Slama-Cazacu, et donne plusieurs exemples de cette manière différente de s'exprimer :

> *Take off your boots* and *walk in* (inscription sur une porte)
>
> Veuillez enlever vos bottes *avant* d'entrer.[41]

L'expérience de chacun en matière de traduction permet de vérifier et d'expérimenter la force de cette tendance et pourtant on ne peut en faire un absolu et je l'illustrerai avec la traduction d'un court extrait d'*Alice's Adventures in Wonderland* :

> Alice was not a bit hurt, *and* she jumped up on to her feet in a moment : she looked up, but it was all dark overhead [...].[42]

Si l'on considère la traduction de Henri Parisot :

> Alice, *qui ne s'était pas fait le moindre mal*, se remit sur pied tout aussitôt : elle leva la tête pour porter ses regards vers le haut, mais, au-dessus d'elle, il faisait tout noir [...].[43]

elle correspond tout à fait à la tendance précédemment évoquée : les deux propositions coordonnées par " and " sont traduites : l'une par une relative et l'autre par une principale, il y a donc hiérarchisation des propositions. Mais si l'on considère la traduction de Jacques Papy :

> Alice ne s'était pas fait le moindre mal, *et* fut sur pied en un moment ; elle leva les yeux, mais tout était noir au dessus de sa tête [...].[44]

Ce traducteur reproduit la coordination anglaise, qui tout compte fait, est acceptable en français. Si l'on considère la traduction de Bonville et Abraham :

> Alice n'avait aucun mal, *et* sauta sur ses pieds ; elle regarda, mais au-dessus tout était sombre.[45]

elle reproduit aussi la structure du texte anglais. Et si l'on considère la traduction d'André Bay :

> Alice ne se fit aucun mal. Elle se releva aussitôt et jeta les yeux autour d'elle. Mais tout était noir [...].[46]

---

[40] Jean Delisle: *L'analyse du discours comme méthode de traduction*, Ottawa, Presses de l'Université d'Ottawa, 1982 (1ère éd. 1980), p. 198.

[41] Id.

[42] Lewis Carroll: *Alice's Adventures in Wonderland and Through the Looking-Glass*, [1e éd. 1865 et 1871, respectivement], Londres, Dent, 1964, p. 4.

[43] Lewis Carroll: *Alice's Adventures in Wonderland, Les aventure d'Alice au pays des merveilles*, chronologie, préface et bibliographie par Jean Gattégno traduction par Henri Parisot, Paris, Aubier-Flammarion, 1979, p. 76.

[44] Lewis Carroll: *Alice au pays des merveilles* [1961], traduit de l'anglais par Jacques Papy, Paris, Jean-Jacques Pauvert, Folio junior, 1982, p. 21.

[45] Lewis Carroll: *Alice au pays des merveilles* traduit de l'anglais par Elisabeth Bonville et Jacqueline Abraham, Paris, Librairie Gründ, 1952, p. 13.

Lengua y Cultura. BALLARD, Michel. Pour une théorie triadique de l'instable et d...
Centro Virtual Cervantes

elle passe de la coordination à la segmentation, ce qui donne un énoncé encore moins lié.

On se rend compte que la hiérarchisation des propositions (présentée par les traductologues et linguistes comme une tendance du français) n'est qu'*un possible* parmi plusieurs solutions. *Les traducteurs n'obéissent pas tous à cette tendance, pour des raisons diverses*, à propos desquelles on peut émettre des hypothèses.

On peut noter que chez Jacques Papy c'est une option de traduction assez littéraliste dans l'ensemble (mais qui ne choque pas). Dans le cas de la traduction d'André Bay, on peut parler de contrainte discursive en relation avec le contexte : André Bay a choisi de coordonner par " et " la 2e et 3e proposition, il ne peut donc pas utiliser " et " pour coordonner la 1e et la 2e, ce qui serait vraiment contraire aux tendances du français. Comme on le voit, les tendances discursives sont contrebalancées par les choix, les options des traducteurs, et ne peuvent être érigées en absolu c'est en cela que la traduction est une *négociation*.

Le débat n'est pas neuf. L'étude de la traduction de la coordination anglaise et la recherche des tendances discursives nous ramènent à l'opposition entre les partisans du calque et ceux de l'esprit des langues.

Nous évoquerons, pour clore, sinon le débat, tout au moins cette étude, deux prises de position caractéristiques. La première est celle de Cary à propos de la manière de Jacques Amyot, traducteur de Plutarque :

> Ce qui est vrai, c'est qu'Amyot a eu la passion de la clarté et de la netteté, selon le sens profond de la mission qu'il entendait remplir. Cette passion transparaît dans la construction même des phrases, dans l'âme de la langue qu'il a voulu parler, et c'est par là qu'il fait figure de chef de file pour toute la traduction française, celle dont Rivarol a dit : quand cette langue traduit, elle explique véritablement un auteur.
>
> Lorsque le grec porte και (c'est-à-dire simplement la conjonction *et*), Amyot éprouve systématiquement le besoin de tirer au clair le rapport en traduisant par *cependant, tellement, en conséquence, d'autre côté*.[47]

La seconde est le commentaire de Meschonnic sur sa traduction du début de la Genèse :

> C'est parce qu'ils sont une valeur rythmique que tous les *et* sont conservés, non modulés sémantiquement.[48]

CONCLUSION

La traduction est un produit instable parce qu'elle est le produit d'un agent humain, le traducteur mais aussi et surtout parce qu'elle est une production seconde qui implique un transfert d'un système vers un autre. La traduction n'a pas le caractère définitif (et ceci est particulièrement vrai de la traduction littéraire) du texte original. Elle est par définition un produit incertain dont l'instabilité est générée par des facteurs de

---

[46] Lewis Carroll: *Alice au pays des merveilles*, traduction d'André Bay, Paris, Marabout, 1981, p. 21.

[47] Edmond Cary: *Les grands traducteurs français*, Genève, Georg, 1963, pp. 20-21, , c'est nous qui soulignons.

[48] Henri Meschonnic: *Pour la poétique II. Epistémologie de l'écriture. Poétique de la traduction*, Paris, Gallimard, 1980, réimpression [1e ed. 1973], p. 452.

Lengua y Cultura. BALLARD, Michel. Pour une théorie triadique de l'instable et d...
Centro Virtual Cervantes

production, tels que la subjectivité du traducteur et des facteurs de réception, tels que l'arbitraire du goût et de la mode. La traductologue ne doit pas être un donneur d'ordre à moins de le faire en relativisant ses consignes. Sa fonction est plutôt d'essayer de baliser ce domaine de l'instable en établissant des schémas de procédures tels que celles de l'interprétation, de l'écriture des textes, de la comparaisons des tendances des discours, qui puissent servir de paramètres aux variations et aux choix des traducteurs.

BIBLIOGRAPHIE

BALLARD, Michel : *La traduction : de l'anglais au français*, 2e édition, revue et corrigée [1 e éd. 1987] Paris, Nathan, 1994.

— *De Cicéron à Benjamin. Traducteurs, traductions, réflexions*, Lille, P.U.L., 1995.

— *Le commentaire de traduction anglaise*, Paris, Nathan, 1982 ('Collection 128').

— (éd.) : *La traduction à l'Université. Recherches et propositions didactiques*. Lille, 1993 (Collection : 'Travaux et recherches').

— " Creativité et traduction ", *Target, International Journal of Translation Studies* (1997), 9 : 1, pp. 85-110.

CARY, Edmond : *La Traduction dans le monde moderne*, Genève, Georg, 1956.

MOUNIN, Georges : *Les problèmes théoriques de la traduction*, Paris, Gallimard, 1963.

NIDA, Eugene A. : *Toward a Science of Translating*, E. J. Brill, 1964.

VAN DER MEERSCHEN, Jean-Marie : " Traduction française : problèmes de fidélité et de qualité " *Lectures* (revue de l'Université de Bari) n° spécial : "Traduzione, tradizione", 4/5, agosto 1980, pp. 63-80.

VINAY, Jean-Paul et Jean DARBELNET : *Comparative Stylistics of French and English. A methodology for translation*, translated and edited by Juan C. Sager and M.-J. Hamel, Amsterdam/Philadelphia, John Benjamins, 1995.

Lengua y Cultura. BALLARD, Michel. Pour une théorie triadique de l'instable et d...
Centro Virtual Cervantes